



T. BEAUGRAND
Éditeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORÇANT-JOUR
ET
FIEVRES
LE GRAND TONIC RENFORÇANT-JOUR

RECUEIL DE CANARD

LES CAMPAGNES D'UN BOUÉ

PAR
AMÉDÉE ACHARD.

I
UN FILS DE FAMILLE

Auguste Bernard avait à cette époque de vingt-cinq à vingt-six ans. C'était, il faut le dire, un esprit sans portée, dans lequel on voyait réunir, tout à la fois, une vanité puérile, le goût de paraître et un penchant très marqué à l'économie, pour ne rien dire de plus. Ses meilleurs amis ne se rappelaient pas qu'il leur eût offert à dîner, bien que le geste de mettre la main à la poche lui fût familier ; il est vrai qu'il n'en tirait jamais rien. En revanche, pas de course et de spectacle, point de fête où on ne le vit, faisant le glorieux. Il avait, à l'année, une loge à l'Opéra, et parlait volontiers, le soir, dans les coulisses ou dans la monde, de la vie folle qu'il menait. Cette vie n'avait d'extravagant que l'étiquette. Elle était fort régulière dans sa sottise, et ne frayait avec la prodigalité utilitaire que par le côté du sport. Auguste avait des jockeys à sa solde ; c'était la seule chose qui l'induisit en dépense, mais la seule aussi par laquelle sa plate vanité eût satisfaction.

A l'époque des courses, lorsque la plaine de Satory et la pelouse aristocratique de Chantilly recevaient la visite de la jeunesse oisive de Paris, mêlée aux chevaux fameux et aux jockeys illustres, Auguste, avait une façon de frapper, du talon de ses bot-



LE VENISE AMERICAIN

Malgré les bateaux brise-glace, la dynamite, les pompes et l'élection d'un autre maire, les amoureux du griffingtown en sont encore réduits à se servir d'échelles pour aller voir leur blonde.

tes, l'herbe de la prairie, d'assurer son longnon sous le soleil gauche, d'enfoncer ses mains, armées d'une canne légère, dans les poches d'un palotot veau de Londres, de saisir par le bridon un cheval de sang et de le conduire sur la piste, d'entrer dans l'enceinte du pesage, de grimper au plus haut de la tribune officielle, au moment où le signal du départ était donné, de circuler parmi les voitures rangées le long du champ de courses, de saluer de la main les personnes équivoques qu'on voyait debout sur les coussins des calèches découvertes, et de parler anglais à tout venant qui témoignait d'une joie sans égale et d'un bonheur parfait. Il parlait anglais dès le matin, il parlait anglais le soir, il parlait anglais aux gendarmes, il poussait mille acclamations en anglais, il riait et soupirait en anglais. Il aurait voulu que l'univers entier le vit inscrivant ses paris sur un calépin, et tournait la tête avec l'activité d'un oiseau qui cherche un moucheron, pour découvrir si on le regardait. C'était l'heure triomphante de sa vie,

le moment suprême où, de bonne foi, il se croyait quelque chose. Dans ces circonstances solennelles, Auguste commença volontiers ses discours par cette formule qu'il trouvait du meilleur goût : « Nous autres gentils-hommes... »
Le reste était à l'avenant...
L'écume d'Auguste perdait toujours ; mais Auguste s'obstinait à s'entourer de chevaux qu'il élevait à grands frais. Les plus curieux bénéfices qu'il tirait de la part d'intérêts que son père lui avait réservés dans sa maison de banque, y passait, mais il y trouvait un prétexte de se rendre chaque année à Ep om et à Ascot. C'était pour lui une facilité à nulle autre pareille que de parler de ses voyages d'outre-Manche. Il n'allait en Angleterre que pour en revenir. Mais en cela Auguste obéissait à une mode plus répandue qu'on ne le croit généralement. Que de gens qui ne font les choses que pour en parler ! Combien qui acceptent avec un empressement merveilleux les plus pénibles déplacements, les plus inutiles

corvées, celles qui répondent le moins à leurs instincts, pour avoir le droit de les raconter ! Ainsi, dans une mesure, était Auguste. Sur le fin gazon des terrains de courses d'Angleterre, il pensait aux récits qu'il ferait en France. De retour sur le boulevard, ou dans le foyer de la danse à l'Opéra, il prenait des attitudes pour dire à un attaché d'ambassade en à quelque danseuse moine.
— Mon ami, lord C..., me dit l'autre jour à New Market...
Cela lui remplissait la bouche. Le monde pouvait en dire, Auguste avait accompli son œuvre.
Hors de son écurie, et rentré dans les conditions ordinaires de la vie, Auguste fermait les cordons de sa bourse ; il ne voyait pas, il ne lisait pas, il n'aimait pas ; il était de la tête aux pieds un pauvre garçon qui aurait été en peine de gagner mille écus, bon en mal au, sur le pavé de Paris. Livré à lui-même, une place de commis eût été son loton de maréchal. Il avait pour tout mérite celui de calculer vite et bien et d'ad-

ditionner les larges colonnes d'un grand-livre avec une certitude et une rapidité qui défiaient les plus experts ; mais on aurait vainement fouillé dans son cerveau pour y trouver une idée juste ou pratique. De ce côté-là rien, ni invention, ni entendement ; Jacques Bernard avait, à différentes reprises, tenté de lui confier la direction de certaines affaires qu'il avait d'abord lancées et que le nombre et la variété de ses occupations ne lui permettaient pas de suivre personnellement ; Auguste avait fait preuve d'une si radicale incapacité que Jacques dut se résigner à lui confier seulement un travail qui n'avait d'importance qu'à la surface et dont il se réservait encore la surveillance. Auguste était donc dans la maison comme un paon ; il faisait la roue et ne rendait point de services.
On comprendra aisément que le nom qu'il portait et cette réputation justement méritée de riches qui entourait la maison de Jacques Bernard firent d'Auguste, jeune et très répandu dans le monde restant de Paris, le but et en quelque sorte le point de mire des attentions intéressées d'une foule de personnes dont l'existence aventureuse et les appétits voraces rappelaient ces fameux flibustriers qui, jadis, levaient tribu sur les mers. On ne lui épargnait ni les assauts ni les embuscades ; on lui livrait bataille dans son cabinet, à l'Opéra, sur les champs de courses et au bal ; mais on peut dire que les belles personnes, si promptes à tenter la conquête ou le pillage des fils de familles, en avaient été jusqu'alors pour tous les frais de la guerre.
Sur ce chapitre des sélections Auguste était invulnérable, non pas qu'il fût insensible aux grâces des Parisiennes qui entreprenaient une campagne contre le libéré de son cœur, mais il avait fait deux parts de sa vie ; dans l'une, il mettait sa personne ; dans l'autre, son port d'ailie ; la capture de l'une n'entraînait pas, tant s'en faut, la capitulation de l'autre. Telle autrefois une garnison, forcée de quitter une citadelle battue en brèche se retirait banidères hautes dans un donjon dont elle défendait victorieusement les approches.
La défaite des aventurières les plus fameuses n'avait pas découragé leurs rivales ; bien plus même, l'amour-propre venant en aide à leur bonne volonté, un échec bien avéré était le point de départ et la cause déterminante de dix nouvelles tentatives. Quelle femme, en se mirant dans une glace qui lui renvoie son image savamment préparée, pour la lutte, ne se croit pas appelée à triompher des résistances les plus obstinées ? Celles-là même qui n'ont pas encore été vaincues sont les plus menacées. Elles